

civilisations & sociétés

L'Inde

*une introduction à la connaissance
du monde indien*



Jacques Dupuis

L'Inde

*une introduction à la connaissance du
monde indien*

802K

5456

Du même auteur

Madras et le Nord du Coromandel. Étude des conditions de la vie indienne dans un cadre géographique. Paris, Adrien Maisonneuve, 1960. Thèse principale (588p.).

Les ghât orientaux et la plaine du Coromandel. Pondichéry, Institut Français, 1959. Thèse complémentaire (épuisé).

Histoire de l'Inde et de la civilisation indienne. Paris, Payot, 1963 (épuisé).

L'Asie méridionale. (Collection Magellan). Paris, P.U.F., 1969.
Traduit en italien et en espagnol (épuisé).

L'Himâlaya. (Collection Que sais-je ?) Paris, P.U.F., 1972 et 1981.
Traduit en japonais (épuisé).

Singapour et la Malaysia. (Collection Que sais-je ?) Paris, P.U.F., 1972

L'Inde et ses populations. Bruxelles, Complexe, 1982 (épuisé).

Au Nom du Père. Une histoire de la paternité. Monaco - Paris, Le Rocher, 1987 (épuisé).
Traduit en portugais (Martins Fontes, Sao Paulo, Brasil). Trad. italienne en cours.

39

NC

146 1956

Jacques Dupuis

L'Inde

*une introduction à la connaissance du
monde indien*

coll BCN 1463534



EDITIONS
KAILASH



DL-30 09 1992-28560

L'Inde

une introduction à la connaissance du

Monde indien

Les 4000 ans de l'Inde et de la civilisation indienne. Paris, Payot, 1963 (français).

Monde indien

L'Inde médiévale (Collection Mémoires Paris, 1972, 1982).

Traduction de l'anglais de Jacques Dupuis.

L'Inde moderne (Collection Mémoires Paris, 1972, 1982).

Traduction de l'anglais de Jacques Dupuis.

Religions et la Philosophie. Collection des Universités de Paris, 1972.

L'Inde et la civilisation indienne. Paris, Payot, 1963 (français).

A la mémoire de Paul du Breuil
Historien des religions et de la chevalerie

© Jacques Dupuis

© KAILASH EDITIONS -1992

ISBN 2-909052-05-2

69, rue Saint Jacques - 75005 Paris - France

169, Lal Bahadur street - 605 001 Pondicherry - India

Crédit photos © Raj de Condappa

En couverture : Un jeune garçon Korava, représentant authentique de la plus ancienne indianité. (Les Korava sont une tribu nomade bien connue du Sud de l'Inde.)

Impression All India Press - Pondicherry - India



Introduction

1

Première partie
L'Histoire à grands traits

Chapitre I : LES ORIGINES DU PEUPLE INDIEN

Les anciens habitants - Les Arya

Chapitre II : L'INDE CLASSIQUE

La chronologie - La formation de la civilisation indienne - Les Brahmanes - Les langues - Le sanskrit - Les prākritis - Les langues indigènes - L'évolution de la société : classes sociales et les castes - L'idéologie brahmanique - L'ancienne société dravidiennne - Les textes égalitaires du Kural - L'esclavage - Le paysage religieux - La transmission de la culture supérieure - Les gourous - Les universités. Nalanda - L'expansion maritime indienne.

Chapitre III : LE DÉFI DE L'ISLAM

Les faiblesses de l'Inde - La domination musulmane - Le clivage de la société - La résistance de l'hindouisme - Le pardā - La confrontation religieuse - Les arts et les lettres - L'économie - la science antique et médiévale - Le témoignage d'Al Bērūnī.

Chapitre IV : L'INTERVENTION DE L'OCCIDENT

Le rāj - Supériorité militaire des Européens - Le mépris hindou pour les mlechha - L'acceptation du gouvernement britannique - La pénétration des idées occidentales - Les missions - Rām Mohan Roy - La naissance du nationalisme - Le choc de l'économie moderne - Le svarāj : un style de décolonisation - Gandhi (1869-1948) - L'Inde indépendante - La langue anglaise.

39

Deuxième partie
La société indienne

Chapitre I : L'HÉRITAGE MATRILINÉAIRE

L'introduction de l'exogamie - Les maris visiteurs - L'héritage matrilineaire - La parenté classificatoire - La révolution patrilineaire.

Chapitre II : LA FAMILLE ET LES CASTES

L'importance des fils - Le mariage hindou - Le prix de la fiancée et la dot - La condition des veuves - La sati - Le système des castes - ... et le jajmāni - Avantages et inconvénients des castes - La famille indivise indienne - L'éducation.

Chapitre III : SOCIOLOGIE ET VIE SEXUELLE

La condition ancienne de la femme - La femme « sans frère » dans le Rīg-Vēda - La liberté d'Ushas - Les caractères de l'érotisme indien - L'origine des devadāsī - Le déclin des devadāsī - La prostitution profane : son évolution - Les classes actuelles des prostituées - L'homosexualité - La caste des Hijrā.

68

Troisième partie
Les grandes religions de l'Inde

Chapitre I : L'ANCIENNE RELIGION VÉDIQUE ET LES CULTES INDIGÈNES -
LE CONCEPT FONDAMENTAL DE RELIGION

Le védisme : absence d'un dieu unique et de la notion de péché - L'héritage des cultes indigènes indiens : les grāma devata - Le pur et l'impur : la religion des rites - L'ascèse - Les sacrifices sanglants.

Chapitre II : L'AVENEMENT DES RELIGIONS ÉTHIQUES
Les causes de l'éthicisation - L'accès primitif à l'immortalité : la sexualité dans la religion - Le saktisme - Le tantrisme - Le yoga.

Chapitre III : LA PLUS ANCIENNE RELIGION DE SALUT : LE JAINISME
Comment vivre ? Une métaphysique réaliste - Une morale de renoncement.

Chapitre IV : LE BOUDDHISME ET SON INFLUENCE DANS LE MONDE INDIEN
La vie du Bouddha - Un message de délivrance et de compassion - Le bouddhisme ancien et le jaïnisme - L'évolution de la doctrine : le Mahâyâna.

Chapitre V : L'HINDOUISME : LES TRAITS FONDAMENTAUX
L'absence de prosélytisme - Shiva - Vishnou et Kirishna - L'hindouisme est-il un panthéisme ? - La cosmologie brahmanique - La personnalité juridique de l'idole - Le temple hindou - Les fêtes et les pèlerinages - Holi, la fête de printemps - Une fête paléo-méditerranéenne ?

Chapitre VI : L'HINDOUISME : LE DÉVELOPPEMENT THÉOLOGIQUE
Sankarâchârya - La bhakti. Râmânûja - Le culte de la vache.

Chapitre VII : L'ASTROLOGIE ET L'ASTRONOMIE
L'ancienne astronomie de l'Inde - L'introduction de l'astronomie babylonienne et grecque - L'astrologie dans la vie religieuse - Le calendrier indien.

111

Quatrième partie Vie matérielle et vie culturelle

Chapitre I : LES CONDITIONS PRAGMATIQUES DE LA VIE
L'habitat, l'expression d'une société - Le vêtement - L'alimentation - Les manières de table - Les types d'alimentation - L'art culinaire - Les boissons et les excitants - La santé et la pathologie - La médecine traditionnelle.

Chapitre II : LES FORMES D'EXPRESSIONS CULTURELLES
L'introduction de la culture anglaise - La formation de l'intelligentsia - Le niveau de la culture populaire - La théâtre - Le cinéma - La musique et les instruments - Les intervalles musicaux - Les râga - La danse.

132

Cinquième partie Les aspects régionaux de la société

Chapitre I : L'INDE DU SUD
La structure de la société - La société hindoue du Sud - Les conséquences sociales de la brahmanisation - La Main droite - La Main gauche - Les secteurs étrangers aux factions - Les système de parenté des Dravidiens - Les mariages consanguins - Les conséquences sociales des mariages dravidiens - La culture du Sud.

Chapitre II : L'INDE DU NORD
La structure de la société - Les Râjput - Le système de parenté - La très large exogamie du Nord - La géographie culturelle du Nord - La place de l'hindi - La dépression culturelle de de l'aire hindi - Le statut de la femme et le niveau culturel.

Chapitre III : LES POPULATIONS DE L'HIMALAYA
L'Himâlaya hindou - L'Himâlaya occidentale - Polyandrie himâlayenne - La vallée du Kâshmir -

L'Himâlaya tibétain - Le Ladakh - Le Sikkim.

Chapitre IV : LES MINORITÉS RELIGIEUSES

Les Musulmans - Les Musulmans du Sud - Les Musulmans du Nord - Les coutumes musulmanes - Le christianisme - Les Anglo-Indiens - Les Chrétiens des tribus - Les Harijan - Les Bouddhistes et les Jaina - Les Sikhs - Les croyances des Sikhs et leurs coutumes - Les Parsi - Les Juifs de Cochin.

Chapitre V : LE MONDE DES TRIBUS

Géographie du monde tribal - L'évolution économique du monde tribal - Les tribus de chasseurs - Les tribus d'agriculteurs - Les dortoirs d'adolescents - L'évolution de la culture tribale - La révolte des tribus.

179

Sixième partie Un monde en mouvement

Chapitre I : UNE SOCIÉTÉ IMMOBILISTE DANS UN MONDE EN MOUVEMENT

De la terre-patrimoine à la terre-marchandise - La désintégration du jajmâni - L'éducation d'un jeune Brahmane - L'éducation d'un enfant intouchable.

Chapitre II : LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET SES REVERS

Les deux systèmes de crédit - L'échec de l'investissement - La prédominance des micro-entreprises - L'aggravation des inégalités - La démographie - L'enracinement des paysans dans les villages - Le problème de la vache sacrée - L'économie et la mafia.

Chapitre III : Une démocratie de type indien.

Démocratie à l'occidentale et régime des notables - Les Izhava du Kerala - Le communisme au Bengale - La droite conservatrice - Le problème musulman - Les castes aujourd'hui et demain - La constitution de l'Inde.

Chapitre IV : L'INDE ET LE MONDE

Le principat de Nehru - Les frontières de l'Inde - Appui soviétique et ambiguïté américaine : Indira Gandhi - La fin d'un dogme : l'intangibilité des frontières.

Conclusion - Annexe - Chronologie - Glossaire - Bibliographie - Index.



INTRODUCTION

Depuis plus de quarante ans, j'ai publié un certain nombre d'ouvrages ou articles consacrés à l'Inde ; il m'apparaît nécessaire de préciser en quoi la présente publication se justifie et où réside sa nouveauté.

Sa dimension réduite annonce, évidemment, un ouvrage de vulgarisation. Mais des années de recherches et de réflexions ininterrompues m'ont permis d'y proposer ma vision personnelle de l'anthropologie et de l'histoire indiennes. En revanche, la géographie y est à peu près absente, ayant été par ailleurs maintes fois exposée. L'idée dominante est ici de relier constamment le présent au passé qui l'explique, de fonder la réalité de ce présent sur les stratifications qu'une très longue histoire a laissées dans la société indienne.

Lorsque l'on considère ce qui fait l'originalité et la permanence de l'indianité, l'ancienneté immémoriale de certains traits essentiels nous rappelle un mot d'Indira Gandhi : l'Inde est la seule des grandes nations qui ait conservé sa culture. C'est une grande richesse mais aussi une lourde charge. On ne peut comprendre la société indienne et sa culture qu'en se référant constamment au modèle de la société postfigurative, décrit par Margaret Mead, qui transmet intégralement la culture des ancêtres, de génération en génération, sans avoir conscience de l'irréversible évolution. Ce traditionalisme, unique parmi les grandes civilisations, contraint aujourd'hui la société indienne à une transition difficile, parce qu'elle est brutalement jetée dans un monde en mouvement.

PREMIERE PARTIE

L' HÉRITAGE HISTORIQUE

Chapitre I :

les origines du peuple indien

Le Néolithique indien se développe au cours du IV^e millénaire, tandis que le Néolithique chinois se développe au V^e millénaire et que le Néolithique égyptien débute vers le milieu du VI^e millénaire. Tels sont, d'après les données actuelles du C14, les éléments chronologiques qui permettent de situer dans le temps les origines des grandes civilisations.

les anciens habitants Exception faite de quelques Négritos, que l'on retrouve aujourd'hui en Asie du Sud-Est et qui ont probablement erré, il y a des millénaires, sur le sol indien, les anciens habitants peuvent être reconnus à notre époque dans leurs descendants, ceux qui parlent encore les langues mûndâ et dravidiennes.

Les Mûndâ sont un groupe d'aborigènes comptant, à notre époque, plus d'une douzaine de tribus établies sur le plateau de Chhotâ Nâgpur. Leur trait distinctif spécifique est de parler divers dialectes appartenant à la famille des langues austriques ; et cette famille s'étend non seulement dans le subcontinent indien (Mûndâ et Khâsi du Meghâlaya), mais dans les îles Nicobar et chez les Môn-Khmer de l'Indochine, qui sont des mongoloïdes. On ne peut pas savoir grand chose de l'origine des Mûnda. On suppose qu'avant l'arrivée des Indo-Aryens, ils occupaient, dans le nord de l'Inde, une aire beaucoup plus étendue.

Les Dravidiens sont d'une origine moins incertaine. Leur famille linguistique se disperse sur une distance de 2 700 km, comprenant les Brahui du Bélouchistan (qui sont de race blanche), diverses tribus de l'Inde centrale comme les Gond, Oraon, Khond, etc..., le bloc dravidien qui occupe le sud du Dekkan, et les Tamouls de Sri Lanka. Cette dispersion suggère que le domaine dravidien, avant l'invasion indo-aryenne, était plus étendu qu'aujourd'hui et peut-être d'un seul tenant. L'invasion indo-aryenne, en répandant les langues sanskritiques, a morcelé le domaine dravidien.

Les Dravidiens, dans l'Antiquité, ont pu représenter ceux que l'on appelle les Mélando-Indiens, groupe de populations à peau foncée, aux cheveux lisses, aux traits généralement européens. Ils étaient probablement les principaux occupants du subcontinent. Mais l'invasion indo-aryenne a fait perdre leur identité

ethnique à beaucoup d'entre eux en leur faisant adopter des langues sanskritiques. A notre époque, un très grand nombre d'Indiens à peau foncée, qui parlent ces langues sanskritiques dans le nord de l'Inde, sont les descendants de ces éléments dravidiens, acculturés et métissés.

Au cours de leur migration, plusieurs millénaires avant l'ère chrétienne, ces Dravidiens semblent être venus de l'ouest, comme le suggère la géographie. C'est pourquoi certains auteurs ont vu en eux une origine paléo-méditerranéenne : hypothèse qui trouverait sa justification dans certaines survivances culturelles, particulièrement dans la grande fête hindoue de Holi, qui sera étudiée plus loin.

La migration dravidienne a certainement submergé des ethnies aborigènes, établies antérieurement sur le sol indien. Parmi celles-ci, l'anthropologie reconnaît les Australoïdes, qui n'ont pas complètement disparu : on retrouverait leurs traits somatiques, à l'état de métissage, en diverses tribus du Dekkan, notamment les Bhil, les Chenchu, les Kurumbar, les Koravar.

les Les envahisseurs que l'on appelle les Arya ou les Indo-Aryens, Arya venaient d'un pays au nord de la Mer Caspienne, entre le Don et la Volga, où l'archéologie les identifie dès le IV^e millénaire. Leur lente migration à l'est de la Mer Caspienne et en Iran, les amène, dans les premiers siècles du II^e millénaire, en Afghanistan, où probablement furent composés certains hymnes de leur recueil le plus ancien, le Rig Veda.

C'est vers le milieu du II^e millénaire qu'ils pénètrent dans les pays de l'Indus. Certains auteurs ont supposé, en se fondant sur la concordance chronologique, que leur invasion est responsable de l'effondrement de la civilisation de l'Indus, la plus ancienne civilisation établie sur le sol indien, attestée par les ruines de Harappa et de Mohenjo Daro.

Luttant contre les populations aborigènes, qui semblent avoir résisté avec acharnement, les Indo-Aryens ont progressivement occupé le monde indo-gangétique, parvenant à contrôler le Bengale au Ve siècle av. J.-C. C'est dans ces conditions qu'ils soumièrent les aborigènes et implantèrent, dans l'Inde du Nord, une civilisation étrangère, issue du patrimoine socio-culturel de la communauté indo-européenne : fait capital, qui entraîna la naissance de la civilisation de l'Inde par synthèse des éléments dravidiens et indo-aryens.

Il a fallu plus d'un millier d'années aux Indo-Aryens pour contrôler la plaine indo-gangétique, et bien davantage pour contrôler l'ensemble du subcontinent. La lenteur de cette progression, surtout au cours des premiers siècles, s'explique par le petit nombre des envahisseurs, par l'absence de tout appareil militaire important dans les sociétés néolithiques, et par la résistance efficace des aborigènes, les Dasyû ou Dâsa (terme qui prendra, en sanskrit, la signification d'esclave).

Le Soma, liqueur mystérieuse des Indiens védiques

Les anciens Arya adoraient le dieu Indra et pratiquaient un culte des forces naturelles, très peu personnifiées, telles que Agni (le feu). Leurs hymnes exaltent une liqueur de vie, le Soma, qui jouait un rôle essentiel dans le rituel védique et dont la composition a suscité jusqu'à présent des spéculations indécises.

Or, en 1927, Sir Aurel Stein, à la suite de recherches dans les montagnes du Moyen Orient, avait proposé d'identifier le Soma du Rig Veda et le Haoma de l'Avesta avec le jus de la rhubarbe (*Rheum spiciforme*) plante qui croît en abondance dans l'Hindou-Kouch et les montagnes environnantes. Puis, un demi-siècle plus tard, Georg Morgenstierne confirmait cette identification en remarquant que le nom de svatara, qui désigne la rhubarbe dans plusieurs dialectes kafir, est un ancien épithète du Soma, signifiant « savoureux, vivifiant, tonifiant ». Nous donnons ci-dessous un passage suggestif de G. Morgenstierne :

« Il est difficile de résister à la tentation d'affirmer que cet ancien épithète du Soma survit encore dans les vallées éloignées de l'Hindou-Kouch. Si c'est vraiment le cas, cela donne un argument supplémentaire en faveur de la thèse de Stein. Les Kafir ont, jusqu'à une époque récente, conservé leur religion d'un type indien ancien et la conversion de Chitral à l'Islam ne remonte pas à de nombreux siècles. Ces Kafir adoraient Indra comme le dieu de la récolte du raisin et lui faisaient des libations de vin. Ils faisaient leur vin avec du raisin, non avec de la rhubarbe. Mais le mot sanskrit qui signifie raisin, *drâksâ*, est post-védique, et la substitution du vin de raisin au vin de rhubarbe dans le rituel kafir peut être une innovation, mais celle-ci serait très précoce.

« Il est remarquable, en tout cas, que l'ancien épithète du tonifiant Soma reste probablement en usage jusqu'à notre époque parmi quelques tribus de l'Hindou-Kouch, comme le nom de la plante qui servait originellement à faire le Soma. »

(Traduit de G. Morgenstierne, « A Vedic word in some modern Hindu Kush languages », in *Irano-Dardica*, Wiesbaden, 1976)

Chapitre II :

L'Inde classique

la chronologie L'Inde classique est l'Inde de l'Antiquité, qui parle des langues indo-aryennes, des langues dravidiennes et mûndâ, — à l'exclusion des langues allogènes introduites par des colonisateurs tardifs. Sa civilisation, qui repose sur un fonds autochtone et indo-aryen, s'exprime avant tout dans l'hindouisme et dans le foisonnement de sectes, de mouvements religieux, qui procèdent de celui-ci ; le christianisme y est très localisé, et l'Islam, quand il se manifeste, n'a qu'une faible importance. Dans la chronologie, cette période classique n'est pas exactement contemporaine de l'Antiquité des peuples vivant autour de la Méditerranée. Elle débute dès le 1er millénaire avec les premières manifestations d'une culture spécifiquement indienne. Elle a donc ses racines dans la proto-histoire ; et si l'on cherche une date pour le début conventionnel de l'histoire, on choisit généralement l'incursion d'Alexandre le Grand, — que les Indiens appellent Iskander, — dans les pays de l'Indus (326 av. J.C.) ; car c'est cet événement qui permet d'introduire une certaine précision dans la chronologie de l'Inde. Quant à la fin de l'Inde classique, elle n'est pas spectaculaire comme l'effondrement de l'Empire Romain : mais les historiens et les sociologues pourront discerner que l'évolution introduit graduellement, autour du XIe siècle, des temps nouveaux, qui coïncident avec l'époque où l'Islam n'est pas seulement une présence, mais un défi.

la formation de la civilisation indienne L'Inde classique a donc duré deux millénaires. C'est alors que se sont constitués les caractères définitifs et spécifiques du monde indien. C'est pourquoi elle est d'une grande importance pour la compréhension du présent.

L'histoire de l'Inde se partage en deux tendances, sudiste et nordiste, suivant la région où les historiens ont vécu et qu'ils ont aimée. Autrement dit, on a tendance à privilégier soit les influences autochtones, particulièrement dravidiennes, soit les influences indo-aryennes, pour expliquer les origines de la civilisation indienne. Mais personne ne doute que celle-ci doit son originalité à ce dualisme et à l'interpénétration de deux cultures différentes.

Le legs des cultures pré-aryennes est immense ; il concerne les structures sociales, les langues, les religions, les coutumes. Mais il ne s'est pas également conservé dans toutes les régions. Dans la plaine indo-gangétique, qui fut effectivement colonisée par les Aryens et où la population indigène fut asservie, une part importante de cet héritage fut anéantie et une autre part est seulement mas-

quée par le voile de l'aryanisation. Mais dans le Dekkan, l'héritage indigène s'est beaucoup mieux conservé ; et sa permanence est particulièrement évidente dans le Sud (au sud de la Godâvari) où les langues dravidiennes, — tamoul, télougou, kannada, malayâlam, — ont résisté à l'aryanisation et forment encore aujourd'hui un bloc compact de 195 millions d'habitants.

Cependant l'influence de la culture indo-aryenne s'est trouvée favorisée par plusieurs conditions. D'abord, les empires indo-aryens ont poussé leurs frontières très loin vers le sud, particulièrement celui des Maurya (III^e siècle av. J. -C.), qui atteignait les limites des pays de langue tamoule.

On ne saurait affirmer, comme l'ont fait certains érudits tamouls, que la civilisation dravidienne et sa littérature remontent à un passé aussi lointain que celui de la civilisation indo-aryenne. Les plus anciennes œuvres de la littérature tamoule, groupées dans un corps appelé le *Sangam* (le Collège), sont certainement antérieures au VII^e siècle et datent en partie du début de l'ère chrétienne. Toutefois, comme il existait trois royaumes et des villes dans le sud de l'Inde plusieurs siècles avant notre ère, on peut être certain que les Tamouls avaient alors leur culture propre, qui ne devait rien à l'apport indo-aryen. Il ne faut pas se laisser abuser par l'influence des Brahmanes, qui ont voulu rattacher toute la culture de l'Inde à leur propre tradition.

les L'ascension des Brahmanes, comme classe sociale à fonction sacerdotale, est quelque chose d'assez exceptionnel dans l'histoire des sociétés. A l'origine, parmi les populations des Ve et IV^e millénaires qui erraient au nord de la Mer Caspienne, ils devaient être des officiants analogues à ce qu'on appelle des chamans dans les sociétés primitives, responsables des sacrifices, détenteurs des secrets liturgiques et des moyens magiques. Ces officiants existaient certainement dans un passé très lointain, antérieur à la dispersion des Indo-Européens, si l'on tient compte de la parenté linguistique et fonctionnelle entre les Brahmanes et les Flamines de la religion romaine (G. Dumézil, 1935). Lorsqu'ils sont établis sur le sol indien, les Brahmanes constituent des lignées patrilinéaires, dans lesquelles se transmettent par la mémoire les textes sacrés et la liturgie ; et à mesure que la société s'organise en castes fermées, ils forment une caste particulière qui a conservé, mieux que les autres, son patrimoine génétique originel. De là, la théorie de Gobineau sur la supériorité des peuples « nordiques » et l'importance de la « pureté raciale ».

Avec la propagation de l'écriture, au cours du I^{er} millénaire av. J.C, les Brahmanes devinrent les détenteurs privilégiés de ce véhicule culturel. Ce n'est pas qu'ils se fussent emparés avidement de cet instrument de culture, dont ils avaient eu connaissance par les peuples du Moyen Orient. Au contraire, il est probable qu'ils en firent peu de cas pendant longtemps, car l'écriture n'avait alors qu'une faible utilité et les hymnes du Rig Veda se transmettaient par la mémoire avec une étonnante fidélité. Mais à la longue, l'accumulation des textes composés

devint telle que leur mémorisation était impossible : après les *Veda* (IIe millénaire), ce furent les *Brahmana*, les *Upanishad* (vers les VIIIe et VIIe siècles av. J.C.) ; puis, à partir de la seconde moitié du Ier millénaire, se développa une vaste littérature, d'inspiration religieuse ou profane.

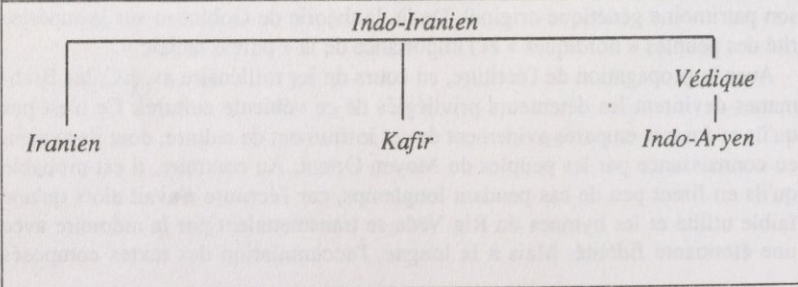
C'est donc au Ier millénaire que l'écriture devint indispensable en pays indien. Certaines formes graphiques semblent provenir des alphabets sémitiques anciens. L'écriture brâhmi, type primitif de l'écriture indienne a engendré les diverses écritures indiennes, notamment la *nâgari* (ou *devanâgari*), qui est celle du sanskrit et du hindi moderne. Chaque langue de l'Inde s'écrit, en effet, dans l'écriture qui lui est propre.

Les Brahmanes, compositeurs de la plupart des textes religieux et responsables de leur transmission, devinrent naturellement les principaux détenteurs de l'écriture. Classe instruite par excellence, ils ont conservé à travers les siècles cette forme de primauté.

les langues : Les envahisseurs indo-aryens parlaient une langue indo-aryenne qui n'a pas été conservée, mais dont le sanskrit est la forme savante. Le sanskrit a été, certes, une langue vivante ; mais utilisée exclusivement pour la composition de textes religieux ou de caractère noble. Il est certainement différent de la langue populaire parlée au IIe millénaire. Langue archaïque fixée par la littérature, le sanskrit est presque dépourvu de syntaxe, parce qu'il exprime les circonstances par les modifications de la forme d'un mot. De là, la richesse exceptionnelle de sa morphologie. Il révèle cependant l'influence des parlers indigènes sur les Indo-aryens, car il utilise très largement les consonnes palatales et cérébrales, qui n'existent pas dans les autres langues indo-européennes et qui sont restées une des caractéristiques des langues indiennes.

LA FILIATION DES LANGUES INDO-IRANIENNES

d'après Georg Morgenstierne



les Dès le I^{er} millénaire, l'indo-aryen avait engendré des parlers
prākritis régionaux, les prākritis, qui sont connus par des inscriptions. Les langues indo-européennes modernes sont dérivées des prākritis. Parmi ceux-ci, il en est un, le pāli, qui tient une place exceptionnelle dans la vie religieuse et la littérature : c'est en effet la langue des anciennes Ecritures du bouddhisme méridional (dit *Theravada*) ; et il reste pratiqué de nos jours, à Sri Lanka et dans les pays bouddhistes de l'Indochine. L'origine du pāli a été discutée. Bien qu'à Sri Lanka on l'appelle le mādāhī (ce qui impliquerait que c'est l'ancienne langue du Magadha, le Bihār actuel), il a ses affinités fondamentales les plus nettes avec les langues de l'Inde occidentale.

les langues L'expansion des langues indo-aryennes n'a pas éliminé complè-
indigènes tement les langues indigènes. Dans le nord du Dekkan (Bihār méridional, Orissa, Madhya Pradesh, Mahārāshtra), les langues indo-aryennes sont devenues prédominantes, mais en laissant subsister, jusqu'à notre époque, d'importants îlots culturels mūndā et dravidiens, qui correspondent à certaines aires géographiques : régions de montagnes et de forêts, difficiles à pénétrer, dans lesquelles des populations relativement primitives ont échappé aux influences indo-aryennes. Au sud de la Godāvāri, les langues dravidiennes de culture supérieure règnent exclusivement. Mais elles n'ont pas échappé à une certaine sanskritisation : le sanskrit, qui est devenu une langue morte, joue en Inde le rôle de langue savante que jouent le grec et le latin en Occident, de sorte que de nombreux vocables sanskrits ont pénétré dans toutes les langues écrites de l'Inde, aussi bien dravidiennes qu'indo-aryennes, où ils ont la même fonction que les mots de formation savante, d'origine grecque ou latine, dans les langues de l'Occident.

L'influence du sanskrit se reconnaît aussi à l'expansion de sa littérature. Dès la fin de la période classique, d'importants écrivains d'origine dravidienne écrivent en sanskrit. C'est le cas notamment de Shankara Achārya, qui est considéré comme le plus grand philosophe de l'Inde. Originaire du Kerala, Shankara (fin du VIII^e siècle et début du IX^e), était un Brahmane (de la caste locale des Nambūdiri). Sa philosophie, qui est restée pour le grand public l'expression la plus connue de la pensée de l'Inde, est une interprétation des Upanishad ; elle affirme le monisme ou advaita (non-dualité). Dans le même mouvement d'expansion de la littérature sanskrite, il faut placer un autre philosophe : Rāmānuja (XI^e siècle), qui était un Tamoul de la région de Kāñchīpuram. Sa philosophie, en opposition avec celle de Shankara, défend la conception d'un Dieu de caractère personnel, auquel on peut adresser un culte de pur amour, selon la tendance alors grandissante de la religion hindoue. L'élaboration de cette littérature en sanskrit dans le

Sud dravidien, révèle que le sanskrit était devenu la langue de la culture supérieure, et la langue des relations à l'intérieur de l'Inde.

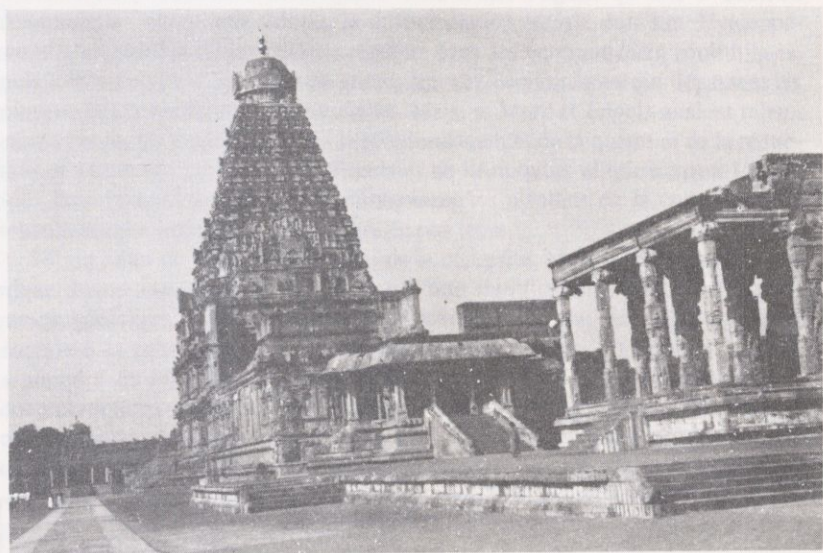
Cette fonction culturelle, surtout religieuse et philosophique, le sanskrit la conservera jusqu'à l'époque moderne, mais il perdra beaucoup plus tôt sa fonction de relations, remplacé par le persan à l'époque des invasions musulmanes, puis par l'anglais. Il subsiste de tout cela, une littérature qui est la plus vaste du monde, parce qu'elle a produit des œuvres, sans interruption pendant plus de trois millénaires, et que ses productions de la période ancienne n'ont pas subi de destructions comparables à celles qui frappèrent les littératures grecque et latine.

l'évolution de la société : Un très grand savant, Georges Dumézil, a voulu faire reposer toute la civilisation indo-européenne sur une organisation tripartite, qu'il appelle les « trois fonctions », — agriculteurs, guerriers et classe sacerdotale, — et dont il fait un trait distinctif des peuples indo-européens. Mais en réalité, les « trois fonctions » sont un fait d'évolution, commun aux sociétés antiques à un certain stade de leur développement, lorsque la guerre exige la formation d'une classe spécialisée et que l'idéologie religieuse et la construction de temples s'appuient sur un personnel sacerdotal plus nombreux. On retrouve parfois ces trois fonctions dans les mythologies, parce que celles-ci sont plus ou moins inspirées par la société qui les invente.

Cette structure fondamentale des peuples de la proto-histoire est naturellement le moule des grandes classes sociales de la société indo-aryenne : agriculteurs, guerriers et prêtres. Dans la période ancienne, on ne peut pas encore parler de castes au sens médiéval.

Ce que l'on voit se dessiner, ce sont des classes sociales, qui deviendront progressivement des castes, — évolution résultant d'un double courant sociologique : la formation de communautés ou *jāti*, la formation d'une hiérarchie des rangs ou *varna*.

Les *jāti* sont des groupements naturels, ethniques ou professionnels. Les cultivateurs, les marchands, les tisserands, les potiers, les cordonniers, etc. formaient des groupements spécifiques, qui se matérialisaient dans leur habitat : un village, un quartier dans une ville, une rue. Dans certains cas, comme les chasseurs, pêcheurs, éleveurs, il s'agissait d'activités qui avaient une localisation géographique propre. L'habitude universelle de contracter des mariages dans le milieu où l'on vit donnait à ces groupements une cohésion plus forte. Ceux-ci en vinrent à s'organiser pour la défense de leurs intérêts communs, pour le contrôle des activités de leurs membres. Il n'y a rien là de spécifiquement indien : ce phénomène des corporations de métiers a été observé dans toutes les sociétés à structure complexe, où il rendait le service d'assurer la transmission des techniques, des secrets de métiers, d'une génération à la suivante.

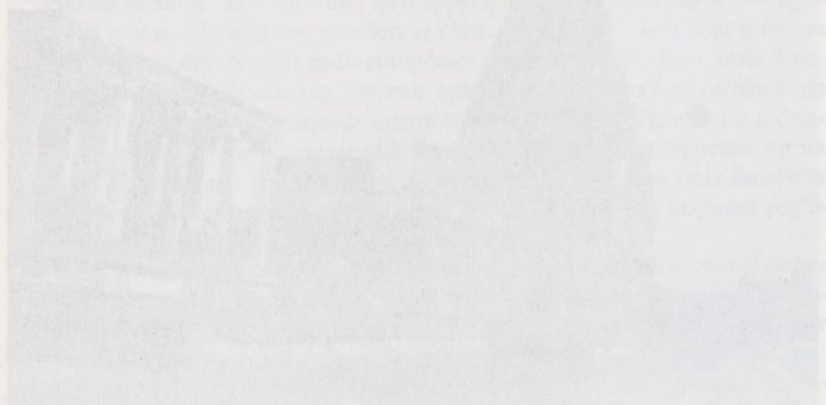


Temple de Brihadeshwara à Tanjore - Tamil Nadu

Sud asiatique, révèle que le sanskrit était devenu la langue de la culture supérieure, et la langue des relations à l'extérieur de l'Inde.

Cette fonction culturelle, surtout religieuse et philosophique, le garantit la conserve jusqu'à l'époque moderne, mais il perdit beaucoup plus tôt sa fonction de relations, remplacée par le persan à l'époque des invasions musulmanes, puis par l'anglais. Il subsiste de nos jours, une littérature qui est la plus vaste du monde, parce qu'elle a produit des œuvres, sans interruption pendant plus de trois millénaires, et que ses productions de la période moderne n'ont pas subi de ces crises d'abandon, d'oubli, qui ont frappé les littératures grecque et latine.

Devotionnelle, elle est une grande œuvre d'humanité, et elle a été le principal facteur de l'unité de l'Inde, car elle a été le lien entre les différents peuples de l'Inde, et elle a été le lien entre les différents peuples de l'Inde, et elle a été le lien entre les différents peuples de l'Inde.



généralisation des castes, — événements qui ont été le résultat d'un processus social et culturel. L'Inde a été le berceau de la civilisation hindoue, et elle a été le berceau de la civilisation hindoue, et elle a été le berceau de la civilisation hindoue.

Les jats sont des groupes sociaux, ethniques ou professionnels. Les militaires, les marchands, les artisans, les poètes, les philosophes, etc. forment des groupes sociaux spécifiques, qui se concentraient dans leur habitat : un village, un quartier dans une ville, une rue. Dans certains cas, comme les chakras, les chakras, les chakras. Il y avait des activités qui avaient une localisation géographique précise. L'activité principale de ces groupes était de contrôler les mariages dans le milieu où l'on vivait, à ces moments on contrôlait plus fort. Ceux-ci en venaient à s'organiser pour la défense de leurs intérêts communs, pour le contrôle des activités de leurs membres. Il n'y a rien de spécifique à ces phénomènes, des corporations de métier s'étaient développées dans toutes les activités à caractère complexe, où il fallait le service d'un homme, la transmission des techniques, des secrets de métier, d'une génération à la suivante.

l'idéologie brahmanique Ce qui est spécifiquement indien, c'est l'imposition d'une hiérarchie des rangs, ou *varna*, de conception brahmanique. Cette conception des *varna* doit son origine, d'une part à la conquête de l'Inde du Nord, et, d'autre part, à la réflexion des Brahmanes sur l'essence de la société. C'est la conquête, d'abord, qui fonde la société indienne. Lorsque Karl Marx et Frédéric Engels expliquent les origines de la société de classes par un « mode de production asiatique », ils n'envisagent qu'une évolution économique : selon leur théorie, la différenciation sociale doit son développement à un surplus de production régulier dans les communautés néolithiques, puis à la nécessité d'organiser de grands travaux économiques qui dépassent les moyens des communautés particulières. Mais, si Marx et Engels avaient mieux connu l'Inde, ils auraient compris le rôle fondamental de la guerre et de la réduction en esclavage ; car les classes sociales de l'Antiquité, ultérieurement fossilisées dans le système des castes, pérennisent les résultats de la conquête, que toute la société indienne révèle encore de nos jours.

Tel est l'état de fait, résultat brutal de la conquête. Mais la réflexion brahmanique donne aux *varna* un fondement et une signification : confondant patrimoine génétique, patrimoine culturel et condition sociale, elle lie la condition sociale à la naissance. L'idéologie brahmanique exige, en premier lieu, la « pureté » du sang : chaque communauté sociale, sous peine de déchoir, doit donc pratiquer l'endogamie. Elle implique aussi, pour chaque communauté, une occupation appropriée à son rang : il y a des travaux plus ou moins honorables ; et le fait d'exécuter un travail réputé au-dessous du rang de la communauté

La hiérarchie des varna

Conquérants de race blanche

1. Les Brahmanes. Fonctions sacerdotales.

Connaissance du Veda et des rites.

2. Les Kshatriya. Fonctions guerrières. Princes.

3. Les Vaishya. Propriétaires fonciers.

Commerçants.

Populations indigènes.

4. Les Sudra. Travailleurs agricoles. Artisans.

Fonctions diverses de services.

5. Les jâti impures (intouchables). Au-dessous des varna.

Métiers dégradants. Coutumes impures.

implique la déchéance. En conséquence, une communauté entière peut se trouver abaissée dans la hiérarchie en raison du travail déshonorant qu'elle accomplit : tel est le cas notamment des travailleurs du cuir, de ceux qui font profession de tuer les animaux (chasseurs, pêcheurs, bouchers), de ceux qui travaillent sur les sites de crémation des morts... Une communauté peut être aussi abaissée, si elle pratique des mariages en dessous de sa condition. Pour les mêmes raisons, un individu peut être dégradé : il se voit exclu de sa communauté et rejeté dans un groupe inférieur, voire parmi ceux que nous appelons les « hors-castes », qui se situent à un niveau inférieur aux varna.

Ces règles de l'idéologie brahmanique sont exprimées en détail dans un texte composé aux environs de l'ère chrétienne : la *Manu Smriti* (les Lois de Manou). Ce texte évidemment n'exprime que l'opinion de certains milieux brahmaniques. Il ne reflète pas l'état réel de la société au début de l'ère chrétienne. De plus, ce serait une erreur de croire qu'il avait force de loi : ce n'était qu'un traité didactique, comme beaucoup d'autres traités rédigés par des Brahmanes. Il est néanmoins certain que l'idéologie brahmanique a joué un rôle capital dans le modelage de la société indienne. Dans les plaines du Nord, où la conquête avait balayé les structures essentielles de la société indigène, elle a très largement triomphé. Mais le cas est différent dans l'Himâlaya et dans le Dekkan, où l'idéologie brahmanique a eu des applications plus limitées et où le monde tribal lui est resté fermé. A cet égard, il faut considérer l'ancienne société dravidienne, qui différerait profondément de la société brahmanisée.

l'ancienne société dravidienne La connaissance de l'ancienne société dravidienne repose sur la littérature tamoule de l'Antiquité, qui est constituée par ce qu'on appelle le cycle du *Sangam* (c'est-à-dire le Collège, l'Académie). Les textes ainsi conservés, que l'on peut dater, par conjecture entre 300 et 400 de l'ère chrétienne (avant l'essor de la dynastie des Pallava), sont évidemment les reliques d'un ensemble plus ancien ; ils contiennent des fragments antérieurs à l'ère chrétienne. La différence avec la littérature sanskrite est frappante : il n'y a point d'inspiration religieuse dans ces premières œuvres tamoules ; on y trouve des poèmes lyriques exprimant des sentiments humains sur les thèmes de la guerre et de l'amour, un traité grammatical (le *Tolkâppiyam*), un cycle de poèmes romanesques (*Silappadikâram*, *Manimekalai*). Enfin, il faut mentionner l'œuvre la plus vénérée de la littérature tamoule : le *Kural*, poème attribué à un sage de basse caste, Tiruvalluvar, qui donne des conseils de morale et de sagesse. Dans cette littérature se reflète une société qui ne doit rien à l'influence indo-aryenne, ni dans son esprit, ni dans sa structure.

Dans sa forme la plus ancienne, la société tamoule est une société néolithique qui ne présente pas de véritables classes sociales, mais seulement une diversité d'occupations conformes à des milieux géographiques distincts : des chasseurs, des pêcheurs, des éleveurs de moutons ou de bovins, des agriculteurs. A ce

prêtant cet argent dans son propre secteur il réalise un bénéfice grâce à la différence de taux. Les cultivateurs demandent ainsi des avances aux marchands du bazar, qui empruntent chez les sarâf, lesquels empruntent à la banque moderne. Le crédit se diffuse ainsi en cascades, depuis l'échelon supérieur de la State Bank et des diverses banques modernes, par l'intermédiaires du sarâf, puis du marchand du bazar, voire du prêteur du village. Il y a ainsi une fuite permanente des capitaux du secteur moderne vers le secteur traditionnel, où ils sont stérilisés, soit qu'on les prête à des taux usuraires, qui ne permettent aucun développement économique, soit qu'on les utilise pour financer des dépenses de caractère purement social, comme les mariages et toutes les fêtes familiales, ou tout simplement la nécessité de survivre dans une situation en détresse.

L'étude en question montrait que cette stérilisation des capitaux rend impossible le phénomène de multiplication de l'investissement, connu sous le nom de multiplicateur keynésien. C'est là une des causes de l'échec des politiques d'investissement conçues sur des modèles occidentaux.

Quelques années plus tard, un économiste français, François Perroux (1966), reprenait la même idée en l'étendant à l'ensemble des pays sous-développés. Il montrait que, dans ce type d'économie, lorsque l'on fait un investissement initial (par exemple pour financer des travaux publics), le capital fuit de différentes manières dans des secteurs où il est stérilisé : il sert à rembourser des dettes antérieures (ainsi les exploitations paysannes remboursent l'usurier du village), ou bien il est thésaurisé (phénomène caractéristique de l'Inde où l'on achète des bijoux et de l'or importé en contrebande : l'Inde passe pour être le pays le plus riche du monde en métaux précieux thésaurisés). Dans d'autres cas, cet argent servira à financer des importations très nécessaires. Il s'ensuit que l'investissement initial ne sera pas multiplié par des investissements additionnels au cours des périodes successives.

On comprend ainsi le leurre de la politique d'investissement capitaliste, fondé sur des modèles économiques dans lesquels tout investissement initial est affecté par le multiplicateur keynésien. Le capital investi s'enfuit. Il faudrait réaliser un investissement direct en travail humain.

Des capitaux étrangers, généralement sous forme de prêts, mais aussi sous celle de dons, sont investis chaque année dans l'économie indienne. Les économistes et les politiques occidentaux, qui recommandent cette aide financière, ignorent l'absence du multiplicateur keynésien en économie sous-développée. De plus, ils calculent mal les déperditions de capitaux dues à divers facteurs : détournement d'argent par corruption, efficacité réduite par insuffisance technique, charge croissante de l'endettement indien.

la prédominance des micro-entreprises Les sociologues qui continuent à parler d'un mode de production asiatique ne se sont guère aperçus du changement radical qui est intervenu dans les techniques et dans les rapports employeurs-employés. Les technologies traditionnelles, d'ailleurs ingénieuses et efficaces, restent encore largement utilisées dans la vie agricole et les artisanats. Ces techniques gaspillent du temps et des efforts. Mais leur persistance ne peut masquer l'intrusion rapide de la technologie moderne à la fois dans l'agriculture (révolution verte) et dans de nombreuses industries. Dans le domaine de l'emploi agricole et industriel, ces formes modernisées de production tendent à abandonner les anciens rapports du *jajmānī* pour se fonder sur le salariat.

Ces changements s'effectuent généralement dans le cadre d'entreprises de petites et moyennes dimensions. Dans l'agriculture, c'est seulement le secteur des plantations, d'origine coloniale, qui est caractérisé par des entreprises de plusieurs centaines d'hectares, ou plusieurs milliers, gérées par de grandes sociétés (indiennes ou étrangères). L'agriculture traditionnelle, présente, en contraste, des exploitations fermières infimes. La majorité de celles-ci sont au-dessous d'un hectare. Les exploitations considérées comme rentables sont supérieures à deux hectares irrigués. Dans le Tamilnād rizicole, la riziculture étant favorable aux grandes concentrations de terres, on voit quelques propriétés de 1 000 à 4 000 hectares (delta de la Kāvīrī), des propriétés moyennes (de quelques dizaines à quelques centaines d'hectares), mais surtout une poussière d'exploitations infimes. Le mode d'exploitation le plus répandu reste le mode asiatique des petites tenures familiales : il est courant qu'un propriétaire partage ses domaines en parcelles qu'il confie à des métayers. Cette préférence pour l'exploitation agricole microfundiaire ne se justifie pas par des avantages techniques, mais s'explique par une très ancienne tradition, liée à l'existence de certaines castes, les unes travaillant héréditairement comme métayers, les autres comme journaliers.

Les artisanats, bien qu'ils soient souvent concentrés sous une direction capitaliste, constituent un autre exemple de la micro-entreprise, faisant vivre des mil-

La persistance des micro-entreprises dans le monde indien est un phénomène asiatique. Elle est liée non seulement à des structures de castes (agricoles ou artisanales), mais à une habitude atavique : en Asie, on maîtrise bien les affaires du bâzār ; mais la plupart des entrepreneurs, faute d'une formation adéquate, ne sont pas préparés à gérer des entreprises d'envergure internationale. Les affaires familiales ont divers avantages : la faiblesse des investissements (on trouve des capitaux parmi les amis), les salaires inférieurs à ceux de la grande industrie, la souplesse de l'emploi, l'absence de syndicat, l'absence de comptabilité (favorable à la dissimulation des bénéfices), une plus grande aptitude à obtenir de l'aide étatique. Le gouvernement, en effet, joue sur deux tableaux : d'une part il pousse à la création d'entreprises géantes (souvent étatiques) ; de l'autre il favorise les micro-entreprises, à faible productivité, parce qu'elles assurent des emplois.